

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Paul-Émile Roy et la culture

Paul-Émile Roy, *Ruptures et permanences* (L'homme nouveau), Longueuil, Humanitas, 2002, 156 p., 19,95 \$.

Jean Terrasse

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Terrasse, J. (2003). Review of [Paul-Émile Roy et la culture / Paul-Émile Roy, *Ruptures et permanences* (L'homme nouveau), Longueuil, Humanitas, 2002, 156 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 49–49.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Paul-Émile Roy et la culture

De la culture comme antidote du meilleur des mondes.

ESSAI | JEAN TERRASSE

ESSAYISTE FÉCOND, PASSIONNÉ PAR LES QUESTIONS ayant trait à la culture, Paul-Émile Roy poursuit depuis plusieurs années une réflexion qui est à la fois une quête du sens et une exploration de la modernité. Le titre de son récent ouvrage, *Ruptures et permanences*, reflète l'ambiguïté des phénomènes à interpréter, leur nature parfois insaisissable. C'est pourquoi nous n'avons pas affaire à un traité systématique. L'auteur procède par coups de sonde, dans une série de onze chapitres où sont évoqués plusieurs aspects d'un mal omniprésent : le désarroi de l'homme nouveau que les sirènes du progrès ont convaincu de tourner le dos au passé et d'en mépriser les acquis.

LES MÉFAITS DE LA TECHNOLOGIE

Le spectacle offert par une époque comme la nôtre prédispose peu à l'optimisme. Les progrès technologiques accroissent la toute-puissance de l'argent, dont témoignent les récentes frénésies boursières ; ils consacrent la prévalence du signe sur la chose dans un monde où l'importance du virtuel s'affirme chaque jour davantage. Pour les médias, l'auteur en énumère longuement les nuisances. Les saltimbanques télévisuels nous trompent en nous proposant une parodie de culture qui ne consiste qu'en « manières de vivre sans la pensée » (p. 34), tels les jeux et les sports, les voyages à l'étranger, certaines formes de consommation ne donnant prise que sur le vide. De fait la culture véritable est incompatible avec le grégarisme et l'esprit de nivellement qui caractérisent l'ère postmoderne ; elle est inséparable des livres dont on se plaît absurdement à prophétiser la disparition. La littérature relève de la gratuité ; à l'encontre des images filmées, elle exerce le jugement par le biais de la transposition esthétique.

LES MODÈLES ANTÉRIEURS

En s'appuyant sur l'*Iliade* et sur d'autres œuvres anciennes ou récentes, Paul-Émile Roy montre la capacité que possède l'art de canaliser la violence, à laquelle l'abandon des préoccupations éthiques et des rites de passage laisse actuellement le champ libre (chap. 4). Il montre aussi, en se référant à *Phèdre*, sa disposition à relier les aspects du comportement humain — en l'occurrence, la sexualité — aux forces cosmiques, à les intégrer dans un tout (chap. 7). L'unité de la personne, son autonomie par rapport au conformisme ambiant justifient le plaidoyer pour une culture que Paul-Émile Roy distingue de l'intérêt exclusif pour le présent. Contre les fanatiques de la modernité qui sévissent dans plusieurs de nos établissements scolaires, l'auteur rappelle qu'il n'y a pas de culture sans prise en compte du passé et que la connaissance de ce passé conditionne notre compréhension du monde. Défenseur des lettres classiques, Paul-Émile Roy illustre comment les *Pensées* de Pascal s'appliquent à nos contemporains, si souvent brouillés avec une réalité dont ils cherchent l'oubli dans les divertissements (chap. 6) : l'homme nouveau que l'on prétend soustraire à ses modèles antérieurs, comme s'il devait tout à lui-même, est l'homme ancien dont il reproduit les caractéristiques. À l'instar de Michel

Freitag, Paul-Émile Roy estime que l'enseignement devrait être axé sur cet homme permanent et sur la connaissance désintéressée plutôt qu'orienté vers la société. Sa fonction n'est pas de procurer des emplois, mais d'ouvrir le chemin de l'être.

Comme elle interpelle toutes les catégories d'hommes, cette méditation sur la culture touche aux fondements de l'ordre social. Soucieux de suivre les modes, l'homme nouveau n'en craint pas moins le changement : les deux attitudes vont de pair, puisqu'elles misent l'une et l'autre sur l'approbation de la majorité. Selon Paul-Émile Roy, la peur du changement explique que le Québec n'ait pas encore réalisé son indépendance (chap. 9). Point de vue contestable, s'il n'est pas évident pour tous que l'indépendance soit le moyen le mieux adapté à la fin désirée. Malgré les remarques de George Steiner, on souscrivit plus volontiers à l'idée que la vraie culture est l'antidote du totalitarisme. À cet égard, les menaces que l'auteur voit se profiler contre la démocratie sont nombreuses : principalement, le grégarisme, l'argent, la mondialisation, la technocratie, le déclin de l'esprit critique, aux vertus trop négligées par notre système d'éducation.

LA CHRÉTIENTÉ EN CRISE

S'il a pour but l'approfondissement de l'humain, l'art ne peut se comprendre dans l'oubli des sources chrétiennes sans lesquelles notre civilisation tient du mystère indéchiffrable. Considérant la dimension métaphysique de la culture, qui lui doit peut-être sa principale raison d'être, Paul-Émile Roy est amené à réexpliquer le christianisme. D'invisibles liens existent entre le christianisme et la pratique démocratique : en rejetant toute ouverture à la transcendance, l'homme nouveau choisit de « se confiner dans la fonctionnalité, l'efficacité, la performance » (p. 138) qui anéantissent la démocratie au profit du meilleur des mondes. Avec Malraux, Paul-Émile Roy affirme que le christianisme n'est pas totalitaire (p. 142) et il y voit plutôt, outre une invitation à se dépasser, le soubassement de la liberté.

Assurément, le monde chrétien est en crise. L'esprit nouveau devrait s'inspirer, suivant l'auteur, de trois grandes réflexions qui fournissent les conclusions du livre. « L'Église fondamentalement n'évolue pas » (p. 147), car sa justification lui vient de sa fidélité à elle-même ou de sa capacité à dominer le changement. Aujourd'hui que le message chrétien n'atteint plus qu'une minorité, « l'homme risque de s'arrêter au créé, à la possession des choses, de perdre le sens de sa dignité » (p. 149) dans l'idolâtrie de l'univers matériel. L'espérance que ce message apporte est « comme un secret que l'on porte précieusement », mais le « nouveau désert » est en même temps « une manière d'être dans le monde » (p. 149) et de s'y engager.

En bref, Paul-Émile Roy est convaincu, comme le fut avant lui Teilhard de Chardin, que le christianisme « est en avant de nous » (p. 150), une position qui donne à l'*homo quebecensis* des raisons de croire, contre toute apparence, à l'avenir de sa culture et de sa société.

